

JULES CÉSAR.

ANALYSE DE LA LECTURE DU RÉVD. M. DESMAZURES, P. S. S.

Nous avons cherché à reproduire autant que possible le fond des pensées du lecteur, mais nous savons que dans une analyse, on ne peut s'attendre à cette forme définitive qui ne saurait être donnée que par l'auteur lui-même : au moins nous pouvons assurer que nous n'avons rien changé à la substance de son travail.

Voici à peu près comment il s'est exprimé :

Mesdames et Messieurs,

Dans une première série de lectures, nous avons développé l'histoire des principaux peuples du monde antique : dans une seconde série, nous avons parlé de l'établissement du Christianisme et des luttes du vieux monde contre les Chrétiens d'abord, et ensuite contre les Barbares.

Arrivés à l'étude de l'Empire Romain, ce ne sera pas nous écarter de notre sujet que de parler de Jules César, le véritable père et fondateur de l'empire : et nous pouvons le faire avec quelque à propos, à l'occasion d'une œuvre étendue et remarquable publiée dans ces derniers temps ; il nous semble même que ce serait manquer à la justice si nous ne faisons pas mention des nouveaux travaux et des nouvelles recherches qui sont venus illuminer le champ de la science d'une si grande clarté.

Dans cet examen, nous nous appuierons sur les principes moraux et religieux que nous avons exposés au nom des grands historiens catholiques de notre temps ; nous trouverons encore l'occasion de faire ressortir l'œuvre visible de la Providence dans les événements humains, ce qui est notre but principal dans ces *Etudes Historiques*. Nous nous efforcerons donc de montrer comme toute lumière nouvelle est forcément amenée à apporter son tribut aux enseignements de la religion, et comme tout fait historique vient constater l'œuvre de la Providence dans le monde, même aux siècles les plus soumis à l'action du paganisme. Ainsi nous espérons qu'en remplissant cette tâche de justice vis-à-vis du travail dont nous parlons, en l'appréciant d'après les vraies données de la tradition religieuse, en y montrant les confirmations de ce que l'Eglise enseigne et propose à notre foi et à notre instruction ; nous n'encourons pas les reproches qui auraient pu nous être faits, si nous étions sortis du domaine des questions morales et religieuses : pour cette raison, on ne pourra nous reprocher d'avoir abordé un sujet placé trop haut par une main puissante.

enfin, nous espérons pouvoir concilier les convenances dues à un grand nom avec les égards requis par la vérité et la justice.

I

D'abord nous n'avons pas à nous étonner qu'un esprit éminent ait choisi le fondateur de l'Empire Romain pour objet de ses études. Jules César est regardé comme l'un des hommes les plus extraordinaires de l'antiquité ; il a réuni un ensemble de qualités éminemment propres à l'exercice du pouvoir, et il est un digne sujet d'étude pour le politique et le souverain. Enfin, c'est lui qui, le premier, a donné au pouvoir cette forme de l'Empire, que l'Eglise a adoptée elle-même, et qu'elle a consacrée dans les temps chrétiens, en la purifiant de ces souillures originelles, comme nous nous proposons de le faire remarquer.

C'est pour ces raisons sans doute que l'Etude des faits et gestes de Jules César a toujours été comme une tradition parmi les Souverains des temps modernes, et particulièrement parmi les rois de France. Charles VIII, ce conquérant de l'Italie, lisait assidûment les ouvrages de Jules César. Charles-Quint les étudiait et les annotait de sa main, et il envoya même en France une commission scientifique pour étudier, sur les lieux, les campagnes de César. Il reste des travaux de cette commission un grand ouvrage et 40 plans levés sur place.

Le roi Henri IV traduisit les premiers livres des Commentaires ; Louis XIII les deux derniers. Louis XIV reprit cette traduction dans un ouvrage in-folio avec plans. Le grand Condé fut aussi un des admirateurs de César et encouragea une nouvelle traduction. Le duc d'Orléans fit exécuter plusieurs travaux sur le même sujet. Enfin l'empereur Napoléon à St. Hélène a dicté un précis des guerres de César où l'on reconnaît l'homme de génie, comme en tous ces autres écrits.

Mais Jules César se recommande aussi à l'historien chrétien ; on n'a pas seulement à le considérer comme homme extraordinaire et profond politique, il faut l'étudier dans cette œuvre qu'il a accomplie de l'unité politique du monde civilisé, qui devait ouvrir les voies à une unité bien plus excellente, c'est-à-dire l'unité religieuse ; et à ce point de vue, au moins, on doit le regarder comme l'élu de la Providence pour un but qu'il ne soupçonnait même pas lorsqu'il fondait la domination impériale : C'est ainsi qu'en ont jugé St. Augustin, le prêtre Orose et Bossuet. Celui qui a déterminé dans la constitution de son pays un changement définitif qui devait avoir une si grande influence sur les événements religieux qui allaient bientôt s'accomplir, mérite l'attention du chrétien. D'ailleurs, l'auteur ne voit pas dans César le dernier mot de l'histoire de l'Empire, ce n'est qu'un point de départ après lequel il paraît qu'il considérera le développement de cette organisation du pouvoir dans les temps chrétiens, sous Charlemagne : et dans les temps modernes, sous Napoléon.

Avant d'entrer en matière, l'Auteur de Jules César nous fait part de sa manière de comprendre l'histoire et d'apprécier les événements ; et on est frappé en voyant combien cette manière s'accorde avec les vues des grands historiens catholiques que nous avons déjà exposées dans les années précédentes.

Ces grands historiens catholiques, que nous regardons comme les maîtres de la science, nous les citerons eux-mêmes en regard des principes émis par l'Auteur dès ses premières lignes, et cela pour montrer le rapport qui existe entre eux et lui :

Bossuet a dit : “ La religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines ; en découvrir l'ordre et la suite, c'est comprendre, dans sa pensée, tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes et tenir le fil de tout. Vous admirerez la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion, vous verrez aussi l'enchaînement des choses humaines. ”

Daguesseau a dit aussi : “ Que l'étude de l'histoire fondée sur les principes de la vraie philosophie, c'est-à-dire de la religion, élève l'homme au-dessus des choses de la terre, au-dessus de lui-même et le remplit de cette grandeur d'âme qui fait non seulement le héros, mais le héros chrétien. ” Et encore : “ Celui qui, contemplant toutes les magnificences de la nature, n'y découvre pas la main de Dieu, n'est pas plus aveugle que celui qui, voyant toute la suite de l'histoire, n'y voit pas l'œuvre de Dieu lui-même. ”

C'est en ce sens que nous admettons la valeur des premières paroles de l'Auteur : “ La vérité historique devrait être non moins sacrée que la Religion ; si les préceptes de la foi élèvent notre âme au-dessus des intérêts de ce monde, les enseignements de l'histoire, à leur tour, nous inspirent l'amour du beau et du juste, la haine de tout ce qui fait obstacle aux progrès de l'humanité. ”

L'Auteur expose ensuite sa méthode qui s'inspire encore des maîtres de la science : “ il faut s'attacher, dit-il, à l'exactitude des faits ; quand il y a des changements, il faut les analyser et les expliquer, il faut tenir compte de la mission providentielle de certains hommes, il ne faut pas considérer les événements comme spontanés, il faut voir leur origine et leur déduction. ”

L'historien n'est pas seulement un peintre, mais un géologue qui explique le secret de la transformation des différentes couches de la société. Il ne faut pas mépriser les règles de la science, ainsi de la logique, ne pas s'amuser à croire que de grandes choses furent produites par de petits accidents, avec ceux-ci, il y a des causes préexistantes qui ont permis à l'accident de produire de grands effets. Ainsi tant que les Romains furent moraux, infatigables, tout événement heureux les élevait, aucun évène-

ment malheureux ne pouvait les atteindre, etc., etc. : juger d'une cause par ses effets.

Dans certains historiens, on ne trouve que des recueils de faits, sans qu'ils aient songé à les classer suivant leur importance, exaltant souvent ce qui mérite le blâme, laissant dans l'ombre ce qui est vraiment beau. Dans d'autres, rien que des faits, pas un mot sur l'organisation et sur l'esprit des institutions. Ce n'est pas le récit détaillé des actions d'un homme qui nous donne le secret de son ascendant, mais la recherche attentive de mobiles élevés de sa conduite. Ainsi on représente César, et sans parler de ses qualités qui le rendaient évidemment supérieur à ses contemporains, on explique ses succès par son ambition : S'il se lie avec Pompée, c'est pour le trahir ; s'il réclame pour la liberté, c'est pour discréditer le parti qui a le pouvoir ; s'il défend les actes du pouvoir, c'est pour préparer les Romains au régime de la tyrannie ; s'il va dans les Gaules, c'est pour conquérir des trésors et s'attacher une armée ; s'il va en Bretagne, c'est pour chercher des perles ; s'il prépare une guerre contre les Parthes, ce n'est pas pour venger Crassus, mais c'est parce qu'en campagne sa santé était meilleure ; s'il accepte l'honneur de porter une couronne, c'est pour cacher son front chauve ; s'il est assassiné, c'est parce qu'il voulait porter atteinte à la liberté. Ainsi Suétone et Plutarque.

Il est plus juste de voir les dons accordés par la Providence à certains hommes pour accomplir ses desseins. “ Notre but, dit l'Auteur, est de prouver que lorsque la Providence suscite des hommes comme César, Charlemagne et Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles, c'est donc une noble mission pour l'historien de faire ressortir les enseignements contenus dans leur existence.”

On peut ainsi voir la méthode de l'Auteur et la connaissance qu'il montre des vrais principes.

On trouve dans son ouvrage des recherches profondes, et l'exploration de tout ce qui a été pensé à ce sujet. Méthode rigoureuse ; style ferme, solide et d'une sobriété qui est un modèle pour un ouvrage si sérieux et d'une telle étendue ; point de vains ornements qui viennent ralentir la marche ; point de ces mouvements passionnés qui ôtent au lecteur le calme de la méditation et de la réflexion. Voici le jugement qui en a été porté par une revue religieuse :

“ Lorsque la puissance publique veut bien entrer dans la vie littéraire, elle mérite bien de la littérature. En s'occupant des lettres et en leur donnant des moments si disputés, elle les honore ; elle montre qu'elle en comprend toute l'importance et tout le sérieux. Rimer comme Frédéric quelques froides épîtres, c'est peu faire pour l'honneur des lettres ; mais consacrer à une œuvre grave, laborieuse, approfondie, des heures que

l'Europe réclame, c'est témoigner non-seulement du charme des lettres et de leur dignité, mais encore de leur utilité pour le bien des peuples. Et de plus, quand c'est la science de l'antiquité qui se trouve en jeu, ne doit-on pas savoir bon gré à l'investigateur couronné qui met à son service une puissance matérielle qu'elle ne pourrait point avoir, et qui au besoin fera des fouilles pour elle dans le monde entier. Il y aurait aberration et ingratitude à entretenir quelque jalousie de savant contre cet archéologue dont la pioche est plus puissante que la nôtre ; ce qu'il découvre ne devient-il pas du domaine de tous ? Et la science ne donnerait-elle pas beaucoup pour avoir de temps à autre une liste civile à son service." M. de Champagny.

Maintenant nous allons entrer en matière :

Dieu a choisi l'Italie pour en faire le centre du monde politique et religieux. Utilité de la connaître, nous citons ici une des plus belles descriptions qui en aient été faites, elle est de main de maître :

" L'Italie est environnée par les Alpes et par la mer. Ses limites naturelles sont déterminées avec autant de précision que si c'était une Ile. Elle est comprise entre le 36^e et 46^e degré de latitude, le 4^e et le 16^e de longitude ; elle se divise en trois parties, la Continentale, la presqu'île et les îles.

" Si de Parme, comme centre, on trace une demie circonférence dans la région du Nord avec un rayon de 60 lieues, allant des bouches du Var dans la Méditerranée, aux bouches de l'Isonzo dans l'Adriatique, on trace d'une part le développement de la chaîne des Alpes qui sépare l'Italie du Continent, et en même temps l'on forme ce demi-cercle qui contient tout le territoire de la partie continentale dont la surface est de cinq mille lieues carrées, le tiers juste de l'Italie.

" Vient ensuite la presqu'île qui forme un trapèze dont les côtés latéraux ont deux cent lieues de longueur et les autres côtés de 60 à 80 lieues, donc six mille lieues carrés. Enfin viennent les Îles : la Sicile, la Sardaigne et la Corse qui présentent 4 mille lieues carrées.

" Les Alpes sont les plus grandes montagnes de l'Europe, elles ont des sommets de 8000, de 10000, 12000, 14000 et même 15000 pieds ; le mont Cenis, le mont Blanc, le mont Viso, le mont St. Gothard d'où sortent des cours d'eau dans toutes les directions qui vont alimenter le Pô, le Rhône, le Rhin, le Danube, ou se perdre dans l'Adriatique.

" Toutes les vallées tombent perpendiculairement du sommet des Alpes dans le Pô et l'Adriatique sans aucune vallée transversale et parallèle aux Alpes, d'où il résulte que les Alpes, du côté de l'Italie, forment un amphithéâtre qui se termine aux chaînes supérieures, et ces sommités couvertes de frimas éternel, vues de près, présentent, comme des géants de glace, de quatre à cinq mille mètres de hauteur, placés pour défendre l'entrée de cette belle contrée.

“ Ainsi isolée dans ses limites naturelles, séparée par la mer et les montagnes du reste de l'Europe, elle semble appelée par son climat à être la plus riche comme la plus belle de toutes les régions. Arrosée par mille cours d'eau, environnée par la mer presque de toutes parts, elle a 230 lieues de côtes du Var à Messine, 230 lieues de l'Isonzo au Cap d'Otrante, 130 lieues de Messine au Cap d'Otrante, 530 sur les Iles, en tout 1120 lieues, et par conséquent un tiers de plus que l'Espagne, une fois de plus que la France ; elle est donc appelée à être une grande puissance maritime ; et la Méditerranée, n'étant séparée de l'Adriatique que par une zone de 60 à 80 lieues, toute la population est donc à proximité de la mer. Mais outre les avantages d'une telle position, l'Italie en a d'autres encore dans son sein ; elle jouit du climat le plus doux et le plus favorable, qui comporte toutes les productions du Nord et du Midi ; l'on voit à la fois les orangers, les citronniers en pleine terre, avec tout le développement qu'ils atteignent sur les plages africaines ; les palmiers, les cactus et les aloès gigantesques, à 60 pieds de hauteur, et en même temps les chênes, les chataigniers, comme celui de Sicile, qui recouvre 100 hommes à cheval. Ce n'est donc pas sans raison qu'un dicton populaire l'a nommée depuis des siècles

“ Une province du Ciel tombée sur la terre. ”

Or au milieu de tout ce pays et de ces nations diverses, quelle devait être la ville appelée à avoir la supériorité et quel devait être le peuple destiné à dominer tous les autres ?

Il y avait une ville fondée fortuitement, non loin de la mer et sur le seul fleuve important de toute l'Italie Centrale dans la seule grande plaine fertile, la plaine du Latium, pouvant être agricole et maritime, deux conditions indispensables pour la capitale d'un grand empire, située sur sept collines qui en faisaient comme une citadelle inexpugnable, habitée par une population non seulement supérieure pour le génie et l'énergie à toutes celles qui l'entouraient, mais inférieure à aucune que l'on ait jamais vu, enfin la ville et la nouvelle tribu étaient favorablement situées entre trois nations divisées d'intérêt, hostiles l'une à l'autre et disposées à applaudir à tout succès de Rome contre chacune de ses voisines. Avec ces avantages matériels elle en avait d'autres non moins dignes d'attention : vertus morales et sociales, culte de la famille, respect de la religion, patriotisme porté jusqu'à l'héroïsme, politique prévoyante et persistante, sage et libérale à un point remarquable, surtout dans l'antiquité.

“ Pendant les trois premiers siècles surtout, l'on vit à Rome, dit l'histoire, rien, malgré le renouvellement annuel du pouvoir, une telle persévérance dans la même politique et une telle pratique des mêmes vertus, qu'on eût supposé au gouvernement une seule tête, une seule pensée et qu'on eût crut tous ses généraux de grands hommes de guerre ; tous ses sénateurs

“teurs ; des hommes d’Etat expérimentés tous ses citoyens de valeureux soldats.”

Quant à la force de l’organisation gouvernementale, on est étonné de voir établir, dès la fondation de Rome, un système d’administration si sage et si raisonnable que non seulement il suffit aux besoins du présent, mais qu’il fut la source et le type de toute l’organisation postérieure, pouvant être toujours conservé dans sa substance, malgré la durée de plusieurs siècles, et des degrés infinis d’accroissement et d’importance.

On y trouve à la fois la réunion intelligente de trois éléments si utiles dans une société : l’élément monarchique, aristocratique et démocratique et entre les deux derniers un ordre intermédiaire, les chevaliers, qui continuellement recrutaient l’ordre des Patriciens, tandis qu’ils se recrutaient eux-mêmes dans le peuple.

C’est, suivant les historiens modernes, tout le système féodal aussi complet que possible ; c’est encore actuellement l’organisation anglaise, mais cela n’a rien de commun avec tous les essais de gouvernements démocratiques que l’on a tenté de nos jours. Quand le Roi disparut, les Patriciens le remplacèrent.

Les monuments que l’on bâtissait, dès les premiers temps de Rome, étaient, comme les institutions, construits pour l’éternité ; les forums, les cirques, les aqueducs, les chemins, les voies, et même les égoûts. Actuellement encore, dans Rome, on se sert des égoûts bâtis par les Tarquins (vers 613) ; or ils sont larges comme des rues, voûtés comme des temples, aux assises gigantesques et de la taille la plus exacte et la plus parfaite ; déjà dans la pensée du citoyen Romain, sa ville était la reine du monde et la cité éternelle.

Lorsque Lycéas, envoyé en ambassade par Pyrrhus, fut questionné par ce prince sur ce qu’il pensait de ce petit peuple et de leur sénat, il répondit cet homme grave, sérieux, expérimenté et qui savait juger des choses et des hommes : *J’ai pensé voir une assemblée de rois et leur ville un temple digne de les recevoir.*

Quelles vertus dans les citoyens, comme citoyens, comme patriotes, comme soldats. Cincinnatus sortant du commandement et s’en allant labourer son champ : Curius Dentatus repoussant l’or des Samnites et se nourrissant de racines cuites par lui-même ; Fabricius méprisant à la fois les séductions de Pyrrhus et lui dénonçant la trahison de son médecin qui voulait l’empoisonner ; les deux Decius se recouvrant d’un voile noir au milieu de la bataille et se jettant au milieu de l’armée ennemie en se dévouant aux dieux irrités pour apaiser leur fureur.

Curtius se jettant dans un gouffre pour sauver son pays.

Il faut savoir que ce ne sont pas des faits individuels jugés diversement comme les bonnes actions dans les temps modernes, louées par les uns, dénigrées malicieusement ou blâmées par les autres ; non, ce sont des

faits caractéristiques d'une époque d'un peuple que tous admiraient, exaltaient, applaudissaient, que l'on regardaient comme la gloire de tous. Quel peuple indomptable qui, après une défaite, se relevait plus ardent à la lutte, et marchait en avant au lieu de reculer, qui s'en allait recevoir son général vaincu, le complimenter, le consoler et l'appeler à une revanche, qui proclamait avec l'enthousiasme de la fierté que l'on ne traiterait jamais avec un ennemi que lorsqu'on serait vainqueur. Que dire de ce vieil Appius dans l'assemblée du sénat s'écriant d'une voix de tonnerre à l'annonce d'une nouvelle défaite : " Que Pyrrhus sorte d'Italie et l'on traitera avec lui."

Telles étaient les vertus de ces grands citoyens, servis, du reste par un génie politique et militaire que rien n'a surpassé. Ils avaient su organiser l'art militaire, mieux qu'aucun peuple guerrier. Ils avaient donné à leur légion les qualités réunies des corps mobiles et des corps compactes, dont ils avaient emprunté les règles à l'admirable phalange macédonienne ; les soldats de la légion étaient exercés à porter 50 livres, des vivres pour 15 jours, etc. ; on leur faisait faire, en moyenne, 15 lieues par jour. Ils faisaient les travaux les plus extraordinaires pour l'attaque et la défense des places. Jamais pour eux le moment du repos n'était une occasion de relâchement ; le soldat revenu dans ses foyers cultivait les champs de son pays avec ses bras fortifiés et durcis par la guerre.

Ce qu'il faut encore remarquer, dit l'Auteur, c'est la pensée qui présidait à toutes les expéditions. Jusque-là les peuples ne faisaient la guerre que pour s'enrichir de dépouilles ou conquérir des esclaves ; mais Rome en guerroyant s'appliquait toujours à faire la conquête morale des vaincus et c'est ce qui explique surtout ses progrès et ses aggrandissements successifs si étonnants ; elle ne combattait pas pour détruire mais pour conserver, et ainsi profitait-elle de ses victoires et de ses triomphes. Il est utile de considérer la politique libérale et intelligente qu'elle suivait vis-à-vis des vaincus et qui était si habile pour lui assurer ses conquêtes et les garder à jamais.

L'Auteur conforme ensuite ces assertions judicieuses par les faits. Lorsqu'un peuple était vaincu, on ne le réduisait pas en esclavage suivant la coutume antique ; on transportait les vaincus au centre de la cité romaine et on leur accordait les droits civils, tandis qu'une partie de l'armée allait s'établir à leur place pour faire fructifier et occuper la terre conquise. De cette manière on s'incorporait une nation, on lui donnait des avantages au moins aussi grands que ceux qu'elle avait perdus ; de plus les citoyens, appartenant à la milice romaine, établis sur les nouvelles frontières, étaient mieux placés pour défendre la conquête et en préparer une nouvelle ; ces mesures étaient donc aussi sages que libérales et elles conquéraient le cœur des peuples soumis, réunis par leur propre intérêt à la cause de la grande République.

Ces principes politiques qui ont eu tant d'influence sur l'administration romaine ont pu être mis en pratique dans toute leur force dès les commencements de la cité dominatrice. Sous Romulus on prit le pays des Sabins, ils furent transportés et établis sur le mont Capitole et sur le mont Quirinal voisin du mont Palatin occupé déjà par la tribu romaine ; sous Tullus Hostilius et Ancus Martius, le territoire Albain avec sa capitale Albe-la-Longue, furent conquis, et les Albains furent établis au mont Cœlius et au Janicule. Sous les règnes suivants, le reste du Latium et une partie de l'Etrurie, tombèrent sous le joug, et avec ces nouvelles populations on couvrit le mont Viminal et le mont Esquilin.

Les sept collines ayant été complètement occupées, on fonda de nouveaux centres dans les territoires voisins, dans les grandes plaines du Latium ; enfin plus tard, lorsque l'accroissement des conquêtes et l'étendue des territoires rendaient ces déplacements impossibles, on garda toujours l'esprit de cette même politique en accordant aux peuples vaincus le noble titre de citoyens romains, qui conféraient de réels avantages et d'importants privilèges. Tout ceci était bien loin de la rude politique des anciens peuples conquérants qui ne connaissaient d'autre loi à imposer aux vaincus que celle de l'esclavage.

L'Auteur résume ainsi la suite des événements depuis la fondation de Rome, jusqu'à la venue de Jules César, et cela sans oublier son but ; car, nous dit-il, pour bien comprendre la révolution que J. César opéra dans le gouvernement de Rome, il importe de savoir ce qu'il en était de l'ancien état de choses qu'il changea.

En 753, avant Jésus-Christ, Rome avait été fondée ; en 503, à l'expulsion des Rois, le Latium était conquis ; au siècle suivant ce fut le tour de l'Etrurie, qui était venue au secours des Tarquins. En 380, après l'invasion gauloise on s'empara des contrées soumises aux Gaulois, dans l'Ombrie ; les Samnites alors appelèrent Pyrrhus au secours de l'indépendance italienne. En 226, ils étaient subjugués presque entièrement : en même temps les guerres contre Carthage commençaient, et de 264 à 146 on s'emparait de la Sicile, de l'Espagne, du littoral Africain, de la Grèce et de l'Asie Mineure, etc, etc. En 64, vint le tour de la Syrie et de la Judée. Ce récit rapide des événements guerriers est semé de réflexions judicieuses, de statistiques, et de vues pleines d'intérêt sur l'administration romaine ; mais on ne peut en donner l'idée qu'en renvoyant à l'ouvrage lui-même dont le grand mérite surtout dans ces énumérations, est d'offrir l'ensemble de tous les travaux les plus importants qui ont été publiés sur le monde antique dans ses rapports avec la République Romaine.

En fait de modèles de recherches historiques, il y a en particulier, au chapitre quatrième du 1er livre, un tableau de la situation matérielle des contrées méditerranéennes ; vrai chef-d'œuvre de recherches et de ren-

seignements statistiques qu'il a fallu extraire d'un nombre considérable de volumes anciens et modernes, français et étrangers.

Nous indiquons ce morceau, non seulement à raison de l'importance qu'il a comme recueil inépuisable de notions sur l'état du monde ancien, mais afin de donner une idée de toutes les qualités qui distinguent l'illustre Auteur.

Il raconte avec clarté et avec noblesse, il déduit les faits avec méthode, il sait faire valoir avec une éloquence ferme et contenue les grands faits, les actions d'éclat, il expose les expéditions en vrai stratéliste ; il sait conduire son lecteur à travers le dédale de l'histoire politique, comme peut le faire un grand homme d'Etat et un administrateur éminent ; mais de plus il sait attirer l'attention sur ces questions d'intérêt matériel et commercial sans lesquelles on ne peut se flatter de connaître parfaitement une nation, ni une époque.

Il ne retrace pas seulement les luttes au dehors, il fait marcher en même temps l'exposition de ces luttes du dedans qui éclataient si souvent entre l'ordre aristocratique et le parti populaire ; il montre par quels efforts le peuple obtint, en 490 dans l'institution des tribuns, des représentants de ses droits ; comment, en 461, il conquiert l'égalité civile ; comment enfin le parti démocratique, accablé par la chute des Gracques en 133, resaisit le pouvoir avec Marius, puis succomba encore une fois à l'avènement de Sylla ; mais à ce moment les événements allaient prendre une tournure bien inattendue. Le parti de Marius semblait écrasé pour toujours, les proscriptions s'étendant à tous les ordres de la société avaient atteint les personnages les plus influents de ce parti. En 80, un jeune homme désigné à la vindicte publique pour ses alliances avec le parti vaincu, s'enfuit en Orient ; il revient en l'an 60 et obtient le consulat ; or, c'était Jules César, le plus terrible adversaire qu'eut encore rencontré l'ordre aristocratique, et celui à qui devait rester la victoire.

Telle a été la première partie de l'exposé de M. le Lecteur, qu'il a terminée par une considération générale destinée à faire pressentir ce que l'on doit s'attendre à trouver dans un personnage tel que Jules César.

C'est un héros, c'est un homme de génie, au point de vue de ce monde antique si plein de grandeur et de graves enseignements ; mais ce n'est pas néanmoins le type par excellence qui n'a pu être vraiment réalisé que dans le héros chrétien, et dans ces grands caractères que nous ont présentés des hommes tels que Charlemagne, St. Henri d'Allemagne et St. Louis.

César a pu présenter au plus haut degré les qualités naturelles de l'homme de l'antiquité. La haute raison, le cœur, la sensibilité, le dévouement à une grande pensée politique, mais il ne peut nous représenter l'homme éclairé, généreux, consciencieux que nous a fourni le christianisme.

Ainsi que nous le fait remarquer un grand écrivain catholique, M. de Champagny, qui a écrit une histoire si remarquable de l'empire romain sous les Césars, le souverain chrétien a des pensées bien plus hautes que celle d'une ambition personnelle ou même nationale ; il voit au-dessus de tout, l'intérêt de la grande société humaine représentée par l'Eglise ; il la voit dans la suite des siècles comme sur la surface de la terre, si éloignée qu'elle soit de lui par le temps ou par la distance, et il se préoccupe dans ses œuvres de ces grands intérêts universels.

Il comprend deux idées que le paganisme ne pouvait donner et auxquelles il n'avait pu même fournir un nom ; ces idées sont le bien de l'humanité et le zèle de la perfection morale.

Ces idées, on les exprime de nos jours par ces mots de progrès et de civilisation ; on les retourne même souvent contre le christianisme tandis qu'elles sont nées de lui et qu'elles ne pouvaient être ni conçues ni tentées avant son avènement.

Ainsi l'on ne doit pas s'attendre à trouver en César toutes les qualités qui peuvent ennoblir le cœur d'un homme, si grand et si admirable qu'il soit, du moment qu'il n'est qu'un payen.

Mais comme les qualités naturelles sont en elles-mêmes si dignes d'attention et si pleines d'enseignements, on comprend comme elles méritent notre attention lorsqu'elles ont été portées à un si haut degré, telles que nous pouvons les contempler en Jules César, c'est ce que M. le Lecteur nous a promis de traiter dans une seconde lecture.
